

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 37

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198334>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vous aurez tout le loisir de faire vos observations.

Tout en causant, l'épicière va et vient dans sa boutique, reprend sa place sous la lampe, se lève de nouveau, ouvre et ferme ses tiroirs, qui contiennent un monde d'articles et de produits. Voici des pâtes d'Italie, qui n'ont pas l'air de première fraîcheur, par exemple. Tout à côté, se trouve des boîtes de petits boutons de porcelaine. Des cartons contenant des lacets de bottine côtoient le tiroir au « salé ». Car notre marchande est connue bien en dehors du quartier par sa bonne « saucisse à griller », et par ses saucissons de la campagne. Elle a une parente à Montpreveyres, dont le mari ou le frère (à moins que ce ne soit le cousin) tue, chaque hiver, de beaux porcs, dont il fume lui-même la chair avec des soins infinis. Il ne fait pas le charcutier, ayant assez de bouches à nourrir chez lui; aussi est-ce une grande faveur que d'avoir, de temps en temps, de ce « salé de propriétaire ».

On trouve aussi dans la bonne petite boutique des œufs bien frais, des œufs de « propriétaire » également, et non de vulgaire marchande; puis des pastilles contre la toux, de la mort aux rats, du papier et des plumes, de l'huile de noix qui est de la vraie huile de noix, du savon qui ne vous fond pas entre les doigts au premier lavage, des allumettes qui ne rament jamais, des pommes reinettes, quand c'est la saison; et puis encore de la bonne vaisselle bien épaisse, des balais de paille de riz, des « brosses à risette », du bois de réglisse, des chandelles qui ne coulent pas. Bref, il y a de tout dans ces mystérieux tiroirs.

Mais, encore une fois, ne vous avisez pas de les faire ouvrir quand l'épicière est à sa lecture du soir, et que pour vous servir elle soit obligée de se hisser sur son escalier volant: « Monsieur, vous dirait-elle, je suis trop lasse aujourd'hui pour quitter ma chaise, allez au magasin d'en face, on vous servira fort bien. »

Et, lorsque vous serez dans la rue, elle bougonnera encore: « Si le monde s'imagina que mes jambes sont de fer, le monde se trompe, et je vais lui fermer la porte au nez à partir de sept heures. » V. F.

Têtes dures.

Nous empruntons les lignes suivantes à un ancien procès-verbal de la Société vaudoise de médecine. Elles nous montrent d'une manière évidente qu'il est, dans l'humanité, des races dont les individus ont la tête très dure:

« MM. Joël, du Plessis et Rouge, citent plusieurs cas de corps étrangers ayant séjourné plus ou moins longtemps dans le cerveau, et prouvant le pouvoir de résistance de l'homme après de violentes lésions du crâne ou de l'organe central du système nerveux.

» M. Rouge fait surtout ressortir le fait que certaines races supportent beaucoup mieux ces lésions que d'autres; les Allemands, par exemple, résistent bien mieux que les Français, et, dans nos hôpitaux, il n'est pas un chirurgien qui n'ait été frappé de la supériorité, sous ce rapport, des Suisses allemands, des Bernois surtout, sur nous autres Suisses romands.

» M. du Plessis raconte qu'une dame bernoise a vécu deux ou trois ans avec une balle de pistolet dans le cerveau. La balle était entrée au-dessous de l'œil; son trajet avait été sondé à une profondeur de six pouces, et avait donné issue à la substance cérébrale, dont l'authenticité fut vérifiée par le microscope. Dix-huit mois après, cette dame dirigeait un café à Genève. »

On peut conclure de ces observations que quand ces gens là gardent une idée dans la tête, ils l'y gardent bien.

Un plat de pommes de terre.

Le soir, veille de la bataille d'Ulm, Napoléon I^{er}, accompagné du maréchal Berthier, se promenait à travers le camp, s'amusant à écouter les conversations des soldats. Bientôt il remarqua, au milieu d'un groupe, un grenadier irlandais occupé à faire cuire des pommes de terre sur un feu de cendres rouges.

« Combien ces pommes de terre me feraient plaisir! » s'écria l'Empereur, et il ajouta, s'adressant au maréchal: « Informez-vous donc auprès de leur propriétaire s'il ne consentirait pas à m'en céder quelques-unes! »

Berthier, obéissant à cet ordre, alla s'enquérir de celui auquel appartenait ces pommes de terre. Un Irlandais de haute taille s'avança:

— Elles sont à moi! s'écria-t-il.

— Voudriez-vous bien m'en céder quelques-unes?

— Je n'en possède que cinq, répliqua le grenadier, et ce nombre est à peine suffisant pour calmer mon appétit!

— Je vous offre deux louis en échange de deux de vos pommes de terre.

— Je n'ai que faire de votre or: bien probablement demain je serai tué et je ne veux pas que l'ennemi me trouve le ventre vide!

Berthier revint auprès de l'Empereur transmettre le mauvais succès de sa démarche.

— Voyons si j'aurais meilleure chance que vous, dit Napoléon, et, s'avancant à son tour, il renouvela sa demande.

— Non, s'écria avec rudesse le militarisme, je ne puis vous satisfaire, car je n'ai pas de quoi contenir ma propre faim.

— Je vous laisse libre de fixer la somme qu'il vous plaira, reprit l'Empereur. Je suis à jeun depuis ce matin et ces pommes de terre ont une mine bien tentante!

— Ne vous ai-je pas déjà appris que je n'en possède point assez pour moi-même, répéta l'Irlandais d'un ton bourru; d'ailleurs, croyez-vous que, malgré votre déguisement, je ne vous aie pas reconnu?

— Qui suis-je donc?

— Bah! vous êtes celui que tous nous appelons le Petit-Caporal; n'est-il pas vrai que je ne me trompe pas?

— Eh bien, puisque tu m'as reconnu, ne refuse pas de me vendre de tes pommes de terre!

— Non, s'écria avec obstination le grenadier. Mais, écoutez: si à votre retour vous me permettez de venir dîner avec vous aux Tuileries, alors je consens à ce que vous partagiez mon repas de ce soir!

— Accepté! dit l'Empereur. Parole du Petit-Caporal ou de l'Empereur.

— Parfait, ajouta l'Irlandais. Maintenant nos pommes de terre doivent être cuites. Voici les deux plus grosses pour vous, le reste sera ma part!

L'Empereur s'assit et soupa de fort bon appétit. En rentrant sous sa tente, il dit à Berthier: « Je parie que ce coquin est un bon soldat! »

Deux mois plus tard, Napoléon résidait aux Tuileries. Un soir, entouré de ses courtisans, il allait se mettre à table quand on vint l'avertir qu'un grenadier menaçait de forcer la consigne de la porte, assurant avoir été invité par sa Majesté. « Faites-le entrer! » commanda l'Empereur.

Le militaire parut, présenta les armes et dit, s'adressant à Napoléon:

— Vous souvenez-vous, sire, la veille de la bataille d'Ulm, d'avoir partagé avec moi mon repas de pommes de terre.

— Dieu, je me rappelle très bien, et ainsi tu es venu dîner avec moi. Rustan, prends à ta table ce brave garçon!

De nouveau le militaire présenta les armes et répliqua:

— Un grenadier du régiment des gardes n'a pas l'habitude de souper avec des laquais. Votre Majesté m'avait promis que j'aurais l'honneur de dîner avec elle; telle a été notre convention et, m'appuyant sur votre parole, je suis venu.

— Vrai! Vrai! s'écria l'Empereur en souriant. Dépotez tes armes, mon ami, et prends ce siège à côté de moi!

Le repas terminé, le grenadier se reculant en arrière, prit sa carabine et, se tournant vers l'Empereur, présenta les armes:

— Un simple grenadier, dit-il, n'a pas le droit de s'asseoir à la table de son souverain.

— Ah! je te comprends, reprit l'Empereur. Je te nomme chevalier de la légion d'honneur et lieutenant dans ma compagnie des gardes.

— Merci du plus profond de mon cœur! s'écria le militaire. « Vive l'Empereur! » ajouta-t-il, puis il s'éloigna. Mac-Mahon était le nom de ce brave grenadier. Tout le monde connaît la glorieuse destinée de son arrière-petit-neveu, le maréchal Mac-Mahon.

(Traduit de l'anglais par H. de Fonseca.)

L'uniforme de l'oncle.

Deux sœurs, deux vieilles filles de Lausanne, frisant la cinquantaine et ne possédant qu'une très modique fortune, poussent l'économie jusqu'à se priver presque du nécessaire; aussi ont-elles loué, pour un prix excessivement bas, une pauvre maisonnette aux environs de la ville, dans un endroit un peu solitaire.

Nos deux inséparables sont sans cesse dans la crainte qu'une circonstance fortuite vienne compromettre leur modeste capital, placé pourtant dans un établissement offrant les plus sérieuses garanties. Elles tremblent pour le capital; elles tremblent même pour les intérêts.

Ce souci n'est pas seul à les tourmenter; la frayeur inouïe qu'elles ont des voleurs trouble sans cesse leur sommeil. Elles se reprochent amèrement, disent-elles, d'être restées célibataires, comprenant fort bien que la présence d'un mari à la maison éloigne, plus facilement qu'une femme, les importuns et les gens suspects. Ce reproche ne se justifie guère, car l'occasion de se marier ne s'est point présentée, hélas! personne ne leur a jamais fait un brin de cour.

Mais il faut avouer que ces pauvres créatures, jeunes ou vieilles, ont toujours été richement laides et délaissées. Elles n'ont point connu la douceur de voir un amoureux soupirer auprès d'elles, et jamais la moindre mandoline n'a été grattée autour de leur demeure.

Bref, pour se faire une consolante illusion, en même temps que pour éloigner les voleurs, elles ont pris l'habitude d'étaler, chaque jour, au bord de la fenêtre, et sous prétexte de l'aérer, l'habit militaire d'un oncle mort depuis nombre d'années, habit aux grosses épaulettes rouges et aux longues basques ornées de grenades. Comme bien on pense, ces braves demoiselles ne sont guère au courant des transformations apportées depuis longtemps déjà dans l'habillement de nos soldats.

Et par surcroît de précaution contre ceux qui tenteraient de violer ce sanctuaire, on peut voir à travers les vitres de la porte d'entrée un vieux chapeau haute forme et un képi énorme, suspendus aux crochets du corridor.

Ces coiffures grotesques, ainsi que l'habit militaire dont nous venons de parler, constituent l'unique sauvegarde de nos deux vieilles filles.

Chaque jour et surtout chaque dimanche, nombre de promeneurs s'arrêtent, étrangement intrigués, à la vue des épaulettes rouges de l'ancien grenadier, et bien rares sont ceux qui ont pu éclaircir ce mystère.

L'article que la *Gazette de Lausanne* a publié la semaine dernière sur le projet de loi du Conseil d'Etat, concernant le régime des aliénés, nous a rappelé une curieuse anecdote. — Le fait s'est passé en France.

M. X... allait mettre au jour un ouvrage de sa composition. Cet ouvrage avait pour titre: *Du traitement des aliénés*, et se terminait par une longue citation du docteur Pinel. En lisant les épreuves, l'auteur, remarquant que la citation manquait de guillemets, écrivit au dessous de celle-ci: *Il faudrait, je crois, guillemeter tous les aliénés*. Puis il renvoya les épreuves chez l'imprimeur, avec ordre de tirer.

A quelque temps de là, M. X... parcourait

son ouvrage, qui déjà avait été mis en vente, et il constatait avec plaisir que l'impression en avait été soignée. Tout à coup, ses yeux devinrent fixes, et s'ouvrent démesurément : « Quoi ! est-il possible !... Ne me trompé-je point ?... » Et il bondit, et il s'arrache les cheveux... A la fin de son ouvrage, entre deux filets, comme en *post-scriptum*, une coquille lui faisait dire : « *Il faudrait guillotiner tous les aliénés !* »

L'Ormounein et lo bateau à vapeu.

Dévant que n'ausseint per tsi no lè tsemins
dè fai et bateaux à vapeu, on ne corattàvè pas
tant coumeint ora que totè lè demeinzdes que
fà on pou galè lè zdeins preignont lo trein et
s'ein vont roudassi decé delé, eimpliyi lào
z'ardzeint, et petètrè dè l'ardzeint que lào farà
fauta pe tà.

Na! quand on avai qu'è à fèrè dein lo dè-
frou, on allavè à pi, qu'on sai tserdzi àòbin
pas, et, d'apremi que ia z'u cliàssai bateaux et
cliàssai treins, on s'eim tsaillessai papi; por-
qu'iet? Paceque, mè qu'ora, on verivè et reve-
rivè entrè sè pattès 'na demi-batse dévânt dè
la depènsà; on l'ai regardavè à dou iadzo.

L'età! pè vai treinte-trai. On Ormounein, qu'avà z'u sti an dào tot bio cèrè, s'età! dè-dècà d'allà ein portà veindrè àò martsì de Vevay. Met ses cèrès dein 'na crebelhiè que liettè bin adrà! su 'na lotta et lo vouaigue ein route; mà, arrevà à Velanàova, l'età! mafi et sè chitè su 'na bouèna vai lo lé po sè récllià on bocon. Coumeint lo bateau allavè justameint modà contrè Vevay sè de : « Faut montà dessus po qu'on pouessè derè qu'on a éta on iadjo su lo lé, et po vaire cè! commerce! »

Preind don son beliet po allà tant qu'à Ve-
 ray que cein lài a cottà huit bates et demi, mà
 ne lè regrettavè papi tant l'étai conteind d'avai
 vu coumeint clliào naviots martsivant.

Quant l'eut ti veindu se cérés se reinmoudzè avoué sa lotta contre lo pont dâo martsî po reprenèdre lo bateau, kâ lo gaillâ se crèyâi qu'avoué les houit bates et demi que l'avâi payi cein fasâi po l'allâ et po sein reveni; mâ harte! quand fut dessus lo bateau, dû bo et bin ein raboulâ atant po reveni tant qu'â Velanâova. Ma fâi noutron corps renasquâvè qu'on dianstre; desâi que l'avâi dza payi on iadzo, que l'étâi don prâo et traittâvè dè larro et dè hourtiâ lo capitèno.

Bon grà, mau grà, dut tot, parai repayi 'na carta, mà lo gaillà pestàvè et sacrameintàvè qu'on sorcier, kà crèyàì bo et bin qu'on lo robàvè, et l'a falliù, po lo fèrè dzourè, l'ai derè qu'on allavè lo tsampà àò lé li et sa lotta, que ceim l'a épouairi, li que ne savàì pas nazi.

Assebin, à Velanãovo, quounde fut dêcheindu su lo pont, nout'r'Ormounein sê revirê contrê lo bateau, et sê met à boailâ ein faseint lo poieng ao capitêno :

— Bourtià et chenapan que t'é! vins pì pè lè
z'Ormonts avouè ta nacelle et te vas vaire
quinna brocha tè fottre!

Le transport du thé de Chine en Russie.

— Le thé est encore transporté, de Ghinân en Russie, par caravane, à travers la Sibirie. Pendant le mois de janvier 1899, il est passé chaque jour, à Tomsk, environ cent traîneaux chargés de thé. Chaque caravane comporte de 50 à 70 traîneaux ; ce chiffre peut cependant être porté jusqu'à 2 ou 300. Sur le dernier traîneau de chaque groupe de cinq, on attache à l'arrière une botte de foin et une mesure d'avoine, de façon que le cheval, qui traîne le groupe suivant, peut manger en marchant, ce qui permet de ne pas faire de halte. Quand le chemin de fer transsibérien sera terminé, ce mode de transport cessera et le prix du thé s'en ressentira en de fortes proportions : il y

aura économie de temps et de personnel. Il est bon de faire remarquer que chaque traîneau porte cinq cents livres de thé.

(Le Petit Jardin.)

Recette.

Cornichons. — Faites bouillir du vinaigre, fortement aromatisé avec du poivre, du thym, du laurier, des clous de girofle et de l'estragon. Au moment de l'ébullition, jetez-y les cornichons avec de petits oignons. Lorsque les cornichons jaunissent, retirez du feu, versez le tout dans un bocal et laissez infuser pendant vingt-quatre heures. Après cela, on remet le vinaigre sur le feu et, lorsqu'il bout, on y jette de nouveau les cornichons que l'on retire lorsqu'ils sont redevenus verts. Laissez-les refroidir et mettez-les dans des bocaux avec le vinaigre.

Tôt-fait, dit aussi gâteau quatre quarts. — Mettez dans une terrine 125 grammes de sucre en poudre, deux œufs entiers, un peu de zeste de citron râpé ou hâché très fin, 135 grammes de farine tamisée et, autant que possible, bien sèche; travaillez le tout cinq minutes, ajoutez 125 grammes de beurre fondu, opérez le mélange, versez dans un plat bas bien beurré, poussez au four; trente minutes de cuisson; démoluez, laissez refroidir.

Durant la saison d'été, quand l'atmosphère est déjà surchauffée, est-il une tache plus désagréable pour la ménagère que d'être debout pendant de longues heures devant le poêle brûlant ? Qui voudrait lui faire un reproche si elle désirait simplifier son travail ? Pour atteindre ce but facilement, elle n'a qu'à employer les produits Maggi. Au lieu d'obtenir du bouillon par la cuisson toujours longue d'un morceau de bœuf, dont, en été, la qualité est parfois médiocre, elle prendra des tubes de bouillon Maggi à 15 ou à 20 centimes, desquels on obtient en une minute un bouillon savoureux par la simple addition d'eau bouillante. De même les jeunes et tendres légumes d'été n'ont pas besoin de subir une cuisson prolongée. Pour prévenir le reproche que les légumes n'ont pas assez de goût, la ménagère ajoute, avant de servir, quelques gouttes de Maggi pour corser.

Ce que nous avons dit plus haut des légumes, s'applique aussi aux œufs et à leurs divers modes de préparation.

La Suisse à l'Exposition de Paris. — Avec 760 exposants, la Suisse remporte, à Paris, 60 grands prix, 114 médailles d'or, 150 médailles d'argent, 180 médailles de bronze et 80 mentions honorables. Ajoutons que 38 grandes maisons de notre pays faisaient partie du Jury et étaient, par ce fait, hors concours. C'est, nous semble-t-il, un joli résultat.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que pour les *grands prix*, le rapport de ceux-ci avec le nombre des exposants suisses est de 1 sur 14, tandis que le nombre total des grands prix par rapport au chiffre de tous les exposants ne donne que 1 sur 25.

Dans son numéro du 10 septembre, **La Machine**, revue scientifique et industrielle de la Suisse occidentale, publie d'intéressants articles sur la grande lunette au palais de l'optique, le gaz à l'eau, la Suisse à l'Exposition de Paris, etc.

La livraison de *septembre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: Pouchkine et la poésie française, par Louis Léger. — L'invention de César Nerdinet, par Adolphe Ribaux. — Un type d'officier français contemporain. Le colonel de Villebois-Mareuil, par Abel Veuglaire. — A travers l'exposition universelle, par Henry de Varigny. — Un roman de mœurs en Amérique, par Mary Bigot. — Les Boers de l'Afrique australe, par J. Villarais. — Le trésor de la Chèvre-Roche. Nouvelle alsacienne, de Wilhelm Sommer. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique et politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

Boutades.

Un avocat, dont la prétention est de passer pour l'homme le plus occupé de la localité, avait, l'autre jour, un étranger à sa table.

La domestique apporte le premier plat.

— Marie?
— Monsieur.
— Est-ce qu'il n'y a pas de lettre pour moi?
— Non, monsieur.

Au second plat, même question; au troisième plat, troisième édition. Et toujours la pauvre Marie de répondre : Non, monsieur.

Arrive enfin le dessert. Cette fois la domestique tient une lettre à la main.

Est-elle authentique ou l'a-t-elle fabriquée pour flatter la manie de son maître ? On ne le sait ; ce qu'il y a de certain, c'est que celui-ci s'élance dessus, et se tournant vers son invité avec un geste superbe :

— Vous le voyez, monsieur ! c'est toujours comme ça, je n'ai pas une minute à moi !...

Quelqu'un rencontra un enfant de cinq ans ayant son carton d'écolier pendu au cou par une ficelle. — Hé! petit, où vas-tu ainsi? — A l'école. — Sais-tu lire? — Non. — Sais-tu écrire? — Non. — Que fais-tu donc à l'école? — Eh! monsieur, j'attends qu'on sorte.

Une recette :

Je vois par vos certificats que vous êtes une honnête fille. Mais êtes-vous bonne cuisinière ?
— Oh ! oui, madame.

— Et quel est le plat que vous faites le mieux ?

— C'est la compôte de pomme froide.
— Ah ! et comment la faites-vous ?
— Je prends d'abord de la compôte de
pomme chaude, et puis... je la laisse refroidir !

En famille, le papa à ses filles, d'un ton de tendre reproche :

— Voyons, mes enfants, vous ne parlez jamais que de vos robes ; est-ce que vous ne pourriez pas, de temps en temps, vous occuper de choses un peu plus élevées ?

— Justement, papa : nous allons parler maintenant de nos chapeaux !

Un gendarme conduisant un filou en prison, eut avec celui-ci une singulière altercation en montant la rue y conduisant. Le filou refusant de marcher, le gendarme le prit par le bras et lui dit : « Marchez, ou j'emploierai la force ».

Le malfaiteur fit un pas en arrière, et, passant la main dans son gilet à la manière de Napoléon, répliqua : « Veuillez me respecter, s'il vous plaît, car sachez que c'est moi qui vous fait vivre!... »

THÉÂTRE. — La première de la saison nous sera donnée, jeudi prochain, 20 courant, par la *tournée Vast*, déjà bien connue. Nous aurons le plaisir d'entendre le succès actuel de la Comédie-Française : **La Conscience de l'Enfant**, par *Gaston Devore*. Cette comédie, très touchante, constitue un excellent spectacle de famille. Une grâce exquise dans le dialogue et plusieurs grandes scènes dramatiques en ont assuré l'éclatant succès. — Rideau à 8 heures et quart précises.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Le docteur Vicomte de SAINT-ANDRI, à Alexandrie (Egypte), écrit: « Pour la reconstitution du sang chez les personnes anémiques j'ai toujours obtenu les résultats escomptés avec les **Pilules hématogènes du docteur Vindevogel**. Je considère ce remède comme étant le plus efficace dans toutes les formes d'anémie ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

HOTELS, PENSIONS, RESTAURANTS
LIVRES DE BON
numérotés et perforés.

PAPIER DE COULEURS DIFFÉRENTES.
Papeterie L. MONNET, Lausanne.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.